Document généré le 24 avr. 2024 08:14

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Printemps

Hélène Rioux

Numéro 68, été 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13797ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rioux, H. (1996). Printemps. *Moebius*, (68), 93–100.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Printemps

Hélène Rioux

I

Véhémences

les corneilles protestent
dans la neige d'un matin
d'avril qui frissonne

avant la première chanson
la voix de la radio entonne
toujours la guerre.

II

Arpenter les impasses, habiter la chimère
j'éternise un seul instant précaire
couvé dans ma mémoire
tout au long de l'hiver

sous la porte une lettre
a traversé les siècles

le temps qu'il fait
ailleurs
près de la mer

le temps qu'il fait
ici
malgré le babil d'oiseaux revenus
les oies légendaires
dont on relate le déploiement
au-dessus des îles mornes

et l'or noir l'or blanc roulent
entre les lignes
de contrats fourbes.

III

Toucher, parfois c'est allumer l'incendie
entrer c'est par tous les pores

fragilité des reflets
enlacements démantelés
emportés dans la débâcle

la rivière déborde rouge
de son lit

noces de sang

les fleurs de la mariée
leurs pétales dispersés
sur la tombe
des invités.

IV

Dans la tête
des voluptés lilas
embaument

dire je t'aime c'est le dire
pour toujours

et toutes ces villes qui fument, âcres, dans l'air bleu
toutes ces villes s'appellent requiem
sonnent le glas.

V

Ouvrir les yeux voir
ne plus voir fermer les yeux
voir encore

une certitude :
le printemps renaît du plus profond des gels
du plus froid des hivers
le blé repousse à même les plaines dévastées

le décor d'effrite
au ralenti

vacille la certitude.

VI

Hiver
au bout de son souffle
comme un nageur à la dérive

avril
chétives tulipes
mordues par le vent

pullulent dans les journaux
des faits divers aux parures
de misère

loques et détresses
chants rauques et corps
dérivent sous la glace

à l'arrêt d'autobus
je vois le chaos qui veille
au fond d'un œil opaque.

VII

Au matin, ce soleil visible
dans la fenêtre
un souffle
sur la peau, ce velours

sous mes paupières se profile
une chambre un peu triste
où je viendrais
te consoler

VIII

Où que se pose mon regard
il se pose sur toi

dans les branches nues la boue l'herbe jaune
le ciel de fer
dans le cri de la faim, dans les paumes tendues
les lignes brisées du cœur
au fond des verres
et dans la cendre.

Fragments d'un recueil intitulé *L'année rouge*.